



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de MEYERS (Jean), TARAYRE (Michel), « Avertissement », *Les Errances de frère Félix, pèlerin en Terre sainte, en Arabie et en Égypte*, Tome IV, FABRI (Félix), p. 7-11

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-3226-2.p.0007](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-3226-2.p.0007)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2014. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

AVERTISSEMENT

Le quatrième tome des *Errances de frère Félix* contient la suite du traité 4, consacrée à la période du 16 au 20 juillet 1483 (f° 164 a-210 a)¹.

Le 15 juillet s'achevait le pèlerinage de Jérusalem, comme l'indiquait Fabri dans la dernière phrase de notre tome III (*Evagatorium* I, 4, f° 164 a). Ce tome IV commence donc le soir du 15, quand les guides viennent chercher les pèlerins pour les emmener à Bethléem, qui faisait partie des excursions habituelles en Terre sainte et où l'on se rendait à dos d'âne par une route que Casola² trouvait « la plus belle... dans ces contrées ». Tout le long du chemin, divers lieux saints « charment et émerveillent » les pèlerins (*Evag.* I, 4, f° 164 b) : endroit où les trois Rois firent une halte, endroit où la Vierge enceinte se reposa, lieu de naissance du prophète Élie, champ d'Abaquq, tombeau de Rachel, et un peu plus loin, sur l'ancien site d'un jardin de Salomon, les voyageurs aperçoivent enfin Bethléem, dominée par l'église Notre-Dame. À Bethléem, le Dominicain décrit la cellule de travail de saint Jérôme, son sépulcre, celui de saint Eusèbe, le lieu de la circoncision de Jésus, celui où les Mages préparèrent leurs présents, mais c'est surtout la grotte de la Nativité, « le plus saint et le plus doux des lieux », et la crèche qui provoquent chez lui une émotion sensible jusque dans son écriture.

Le 17 juillet, les pèlerins sont de retour à Jérusalem où, après le déjeuner, ils s'installent pour se reposer. C'est alors que vient une longue et savante description de Bethléem (f° 176 a-182 b). Comme dans la description de Jérusalem, frère Félix fait d'abord revivre le passé

1 Le texte latin édité ici correspond à la fin du t. I et au début du t. II de l'édition de Hassler : *Fratris Felicis Evagatorium in Terrae Sanctae, Arabiae et Egypti Peregrinationem*, éd. C. D. Hassler, Stuttgart (« Bibliothek des Literarischen Vereins », 2), 1843, t. I, p. 431-480 et t. II, p. 1-76.

2 Pietro Casola, *Viaggio a Gerusalemme* [1494], éd. G. Porrò, Milan, 1855, p. 251.

de la cité, se conformant en cela à la plupart des récits de pèlerins, qui, comme l'a bien montré A. Graboïs¹, « ont façonné une image irréaliste de la Terre Sainte, qu'ils ne voulaient connaître que sous forme d'une actualisation de son passé sacré, et non pour ses réalités contemporaines, appréhendées comme une émanation du profane. Ainsi, les conditions effectives, voire les réalités contemporaines n'ont pas été estimées dignes de figurer dans les témoignages des pèlerins, au profit du passé biblique, qu'ils "actualisaient" sous forme d'un présent sacré. » Mais notre Dominicain, comme à son habitude, se démarque des autres ; comme il le fit pour Jérusalem, il s'intéresse ici aussi aux réalités de son époque : à côté de la Bethléem « mémorielle », biblique et antique, figure une Bethléem « réelle » et contemporaine de l'auteur. Si la plupart des pèlerins n'étaient pas partis pour voir un monde nouveau, « Fabri se distingue à cet égard de ses compatriotes », comme l'écrit J.-M. Pastré², et « étonne par l'abondance et la précision des données qu'il nous livre ».

Le voyageur fait preuve d'une rare érudition et d'un esprit critique traquant sans cesse l'erreur ou le mensonge. Sur le lieu de la naissance du prophète Élie, Fabri s'étonne qu'il ait pu naître à cet endroit et cherche savamment une explication « pour sauver la vérité de ses *Errances* » ; il ne voit dans la légende des petits cailloux du champ d'Abaquq qu'une « histoire puérile » ; il contredit, sur le témoignage des Écritures, un pèlerin qui voudrait voir dans la citerne qui se trouve dans le même champ celle où Joseph fut jeté par ses frères ; il refuse de croire, comme Nicolas de Cues, que Jésus ait pu parler à sa mère au moment de sa naissance ; la crèche du Seigneur ayant dû être en pierre, « comme le sont encore aujourd'hui les crèches dans ces contrées », il ne comprend pas « pourquoi on raconte habituellement que sainte Hélène emporta d'ici une crèche en bois » ; les

1 A. Graboïs, *Le pèlerin occidental en Terre sainte au Moyen Âge*, Paris, 1998, p. 14 (cf. aussi p. 99).

2 J.-M. Pastré, « Le pèlerin et son image : ce que nous apprennent les récits de voyage allemands de la fin du xv^e siècle », *L'image du pèlerin au Moyen Âge et sous l'Ancien Régime*, P. A. Sigal (dir.), Rocamadour, 1994, p. 121-130 (p. 123 pour la citation). Cf. aussi sur ce point les remarques de P. Braunstein, « Du Danube au Sinäï : le passé et le présent du monde », *L'étranger au Moyen Âge. Actes du XXX^e congrès de la SHMESP*, Paris, 2000, p. 283-297, qui écrit notamment (p. 288) : « L'ambition de Félix Fabri n'est pas d'évoquer le passé de la Terre sainte, mais d'évoquer ce qu'est le pays aujourd'hui (*qualis nunc sit*). »

reliques vendues aux pèlerins comme des restes des saints Innocents ne sont que des corps d'enfants nés avant terme ou morts peu après la naissance et dont les Sarrasins et les Mamelouks font un odieux commerce. Quand en revanche il se sent déchiré entre sa foi et son esprit critique, il ménage astucieusement les deux : ainsi, à propos du lait miraculeux de la Vierge suintant de sa grotte (f^o 172 a-b), Fabri sait « par expérience » qu'il ne s'agit que d'un liquide distillé par une roche souterraine, mais pour ne pas manquer de respect à la Vierge, il s'empresse de préciser qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que du lait sainte réellement d'une roche si le Seigneur voulait par là « manifester la dignité et la préexcellence de sa mère ».

Après cette longue description de Bethléem, Fabri revient à la journée du 17 juillet. Peu avant minuit, les pèlerins assistent dans le Saint-Sépulcre à l'adoubement des chevaliers, que notre auteur fait revivre en détail pour ses lecteurs et frère Félix interrompt son récit¹ pour faire un long éloge, en quarante articles, de la chevalerie du Saint-Sépulcre, la plus digne et la plus noble de toutes.

Le 18, c'est le départ pour les monts de Judée et la visite de différents lieux saints : maison de saint Siméon, source de la Vierge Marie, maison de Zacharie où les pèlerins chantent l'*Ave Maria*, endroit où poussa l'arbre de la Croix, etc.

Le 19 juillet, les voyageurs prennent la route périlleuse du Jourdain, périlleuse « pour les mauvaizes gens, qui [y] habitent, qui ne vivent que de rouverie », comme l'écrit Caumont². Et de fait, sur le chemin, la troupe est victime de vols et de jets de pierre, mais les pèlerins sont prêts à braver tous les dangers pour le bain dans le Jourdain. Arrivés dans la nuit à Jéricho, traversé au pas de course, ils voyagent encore trois heures avant de parvenir enfin, peu avant l'aube, sur les berges du fleuve, dont l'eau fait naître toutes les légendes, que Fabri ne manque pas d'énumérer et de critiquer. Les péripéties de la baignade, au cours de laquelle un nageur faillit se noyer, sont contées par frère Félix avec une vivacité de plume et un réalisme bien rares

1 Cette « rupture formelle » est fréquente dans les récits de pèlerins, cf. N. Chareyron, *Les pèlerins de Jérusalem au Moyen Âge. L'aventure du Saint Voyage d'après Journaux et Mémoires*, Paris, 2000, p. 126.

2 Nompar De Caumont, *Voyage d'Outremer en Jherusalem (1418)*, éd. Le Lièvre de La Grange, Paris-Genève, Slatkine, 1858 [1975], p. 54.

dans les autres récits. Dans ces pages alertes comme souvent ailleurs, Fabri se met lui-même en scène en véritable personnage de roman pour décrire l'angoisse dont il fut soudain saisi à l'idée de mourir nu, sans ses habits monastiques. Puis viendra une savante description du Jourdain et de son origine.

Fabri profite du récit du voyage de retour pour décrire le désert de saint Jean-Baptiste, son église, le saint lieu de Galgala, et bien sûr la cité de Jéricho, où l'on visitait la maison de Rahab et celle de Zachée, puis, au sortir de la ville, ses magnifiques jardins, dont les roses lui arrachent des cris d'admiration.

Dans ce quatrième tome, le lecteur sera à nouveau frappé, comme dans les trois premiers, par l'art incessant et si varié de la digression chez notre pèlerin. Tout chez lui est prétexte à des excursus de toute sorte, mémoriels, philosophiques, anecdotiques, culturels... L'émotion sur les lieux de la Nativité entraîne l'auteur dans un long développement sur la sainteté du lieu, et en revenant à son récit, il demande à son lecteur de lui pardonner de s'être « trop égaré de son propos » (f° 170 a). La visite de la maison de Zacharie le conduit dans une discussion sur la polémique au sujet de l'*Ave Maria* entre les prieurs et les chanoines de l'église de Passau (f° 190 b – 191 b). Plus loin, dans le récit de la baignade dans le Jourdain, le Dominicain est conscient de s'être « bien assez égaré en passant du bain dans le Jourdain à la navigation sur la Méditerranée » (fol. 198 B, p. 110). L'endroit où des enfants se moquèrent de la calvitie d'Élisée donne même lieu à plusieurs pages (f° 205 b-206 a) d'un vibrant et curieux éloge des chauves !

Sur les principes d'édition, nous renvoyons le lecteur aux explications données dans le premier tome¹. Notre traduction a bénéficié de l'aide apportée par plusieurs traducteurs pour une ancienne version, qui devait paraître dans le cadre de la première édition montpelliéraine : les premières pages (f° 164 a-165 a) constituent la fin du passage qu'avait pris en charge Mlle Heidi François et les dernières avaient été traduites par moi-même (f° 196 a-198 b) et par notre collègue Laure Echalié (f° 198 b-210 a) ; le reste repose sur la révision du travail fourni par trois étudiants dans le cadre de leur mémoire de maîtrise : les f° 165 a-175 a avaient été traduits par M. Pierre Reignaud, les

1 Cf. t. I, p. 63-65.

f^o 175 b-186 b par Mlle Delphine Montalibet et les f^o 186 b-198 b par Mlle Isabelle Mariette. Enfin, Monique Goulet, de l'IRHT, avait fait jadis de l'ensemble de la traduction une relecture minutieuse dont nous avons tiré profit.

Tous ont droit à notre profonde gratitude.

Jean MEYERS